

GRAU-GARRIGA DÉCOUDRE LE SOLEIL

DERNIER SURGEON DE L'ÉCOLE CATALANE APRÈS GAUDI, MIRÓ ET TÀPIES, GRAU-GARRIGUA A RÉVOLUTIONNÉ L'ART TEXTILE EN LE COMBATTANT. UN MAÎTRE À AIMER POUR JOËL ANDRIANOMEARISOA. PAR EMMANUEL DAYDÉ

→ **JOSEP LE MONDE ET MOI.**
CARTE BLANCHE À JOËL ANDRIANOMEARISOA.
 CENTRE GRAU-GARRIGA POUR L'ART TEXTILE
 CONTEMPORAIN / MONASTÈRE DE SANT CUGAT DEL VALLÈS
 DU 21 MAI AU 30 OCTOBRE 2022



« Frères humains qui après nous vivez / N'ayez les cœurs contre nous endurcis » : lorsqu'il découvre le *Retable des pendus* du Catalan Josep Grau-Garriga à la Biennale de Sidney en 2020, Joël Andrianomearisoa « prie Dieu que tous nous vueille absouldre ». Devant ces 24 figures de martyrs en épais tissus blanchâtres et rougeoyants, qui tombent d'un immense échafaudage telles des noces de sang séchant aux fenêtres, l'artiste malgache ne songe tout d'abord ni à la *Ballade des pendus* de Villon, ni au *Bœuf écorché* de Rembrandt, ni à l'architecture organique de Gaudi, ni même aux exécutions sommaires du franquisme. Mais il se souvient de sa propre installation érigée à Madrid en 2019, *Tomorrow, tomorrow* : sur un long rideau de 4 m de long en forme de ciel d'encre passe le souffle chaud du Sirocco, tandis que tombent en fleurs des tissus piqués du Mali, des branches mortes ou des lacets de Madagascar. Convoquant son excursion sur les rives de la Méditerranée, le Malgache revoit scintiller son grand néon qui clamait *Tomorrow, tomorrow*, à la façon dont Jeanne Moreau chantait « tout morose »... Si Joël n'a pas connu Josep — non sans points communs avec un autre Josep, le dessinateur antifranquiste Josep Bartolí, récemment réanimé par Aurel —, il reconnaît immédiatement en ce flamboyant Catalan universel un maître d'exception. De Sant Cugat del Vallès à Saint-Mathurin-sur-Loire, il a su injecter puissance poétique et dramatisme sensuel à l'art textile, en faisant sortir le genre de la tapisserie, pour le porter vers la création absolue de la vie dans les plis.

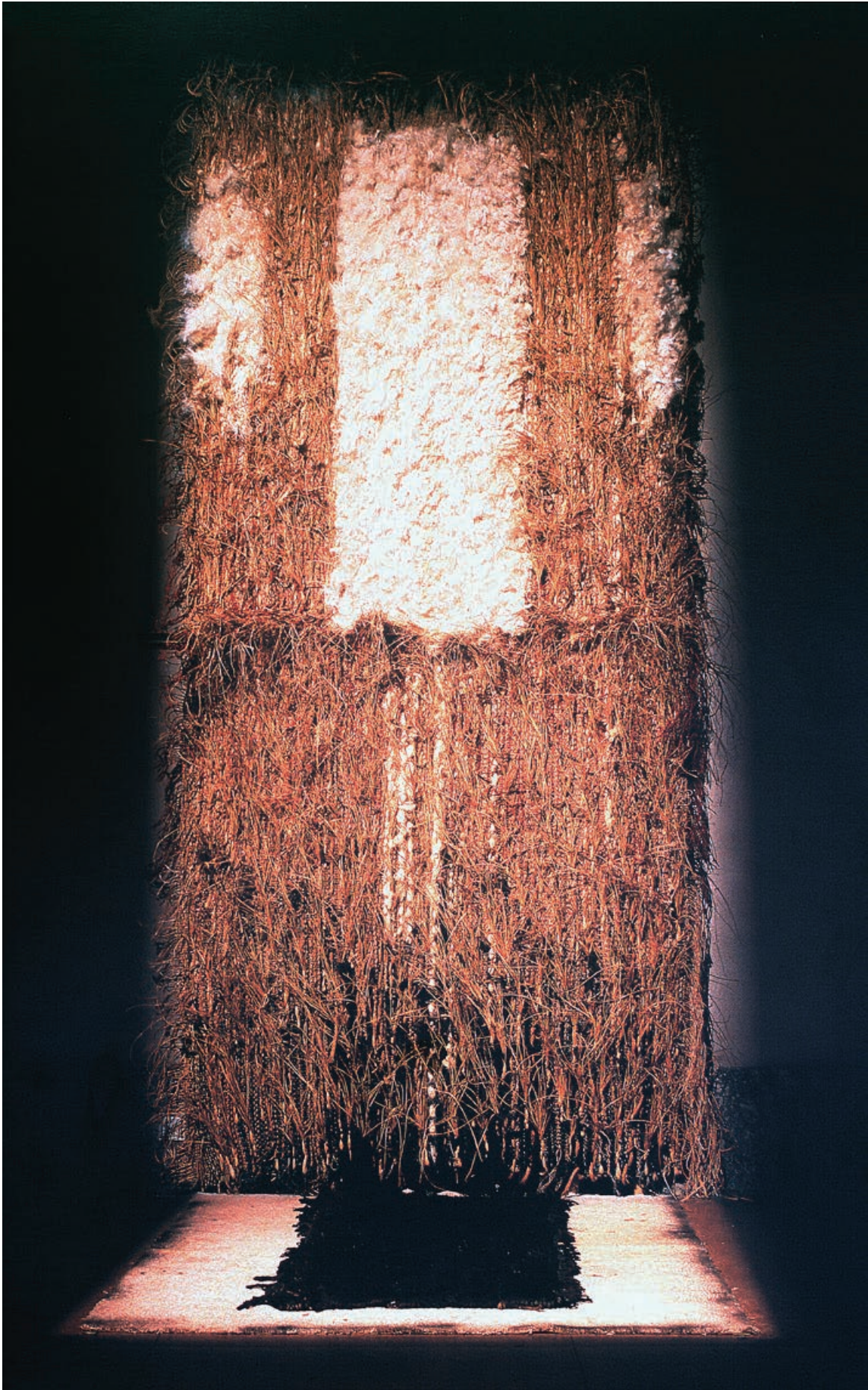
Joël Andrianomearisoa. *Brise du rouge soleil*.
 2021, installation, textile. Vue de l'exposition *Brise du rouge soleil*, Tours et Remparts d'Aigues-Mortes, 2021.
 Commande du Centre des monuments nationaux
 en association avec Rubis Mécénat.



Comme son aîné Joan Miró à Montroig, Josep Grau-Garriga se définit à Sant Cugat del Vallès, lieu-dit du martyr de saint Cucufat sous le règne de l'empereur Dioclétien, comme un fils de la terre et du travail des hommes. Issu d'une famille paysanne, profondément marqué par les luttes et les terres viticoles qui environnent l'imposante abbaye au centre de la bourgade, le petit berger fleurant bon la garrigue se rend étudier à Barcelone, distante de 20 km, pour enluminer de fresques « à la mexicaine » les églises de Catalogne. Décidé à voir grand, le fresquiste hérétique

monte à Paris pour apprendre de Jean Lurçat les techniques de la tapisserie en même temps que de Tàpies ou de Dubuffet les sortilèges du matiérisme. Revenu à Sant Cugat pour y diriger l'atelier expérimental de la manufacture de tapisserie, créée là par Miquel Samaranch en 1955, Grau-Garriga rompt avec la pratique traditionnelle, travaillant sans carton, directement sur un métier vertical de haute lice, comme pour un tableau. « Je ne me satisfais pas du seul langage des formes et les couleurs, s'exclame-t-il. Je désire la suggestive sensualité des reliefs tissés dans la trame irrégulière, ou au contraire exaltés par les rythmes rigoureux des fils de chaînes. » Mêlant les points et les textiles, leur ajoutant d'étranges matériaux, le faucheur catalan ose des cordes grossières et des couleurs profondes, contrastées et limitées, en un retour à la fois brutal et raffiné au primitivisme médiéval et au

Josep Grau-Garriga. Série *Cuba*.
1998, laine et jute, 133 x 116 cm les quatre éléments.
Collection famille Grau-Garriga.



naturalisme moderniste de Gaudi. Après le sol et le ciel, voici l'anarchiste sans couronne qui adopte pour modèle la rugueuse simplicité du *Retable de tous les saints* gothique de Pere Serra ou des chapiteaux du cloître roman en pierre de Rubi, de Montjuïc et de Gérone, qui font la gloire du Monastère de Sant Cugat. C'est alors que Miró, en collaboration avec le tapissier Josep Royo, produit dans les années 1970 ses premières créations textiles appelées *Sobreteixims*, tentures géantes mêlées de collages et de décollages, de peintures et d'objets incongrus – tels des parapluies noirs. Recevant en 1973 la commande d'une grande tapisserie pesant plus de 4 tonnes pour le World Trade Center à New York (disparue dans l'effondrement des tours jumelles), l'illustre Catalan, comme tant d'autres – María A. Raventos ou Aurèlia Muñoz pour ne citer qu'elles –, rejoint son cadet à Sant Cugat pour tisser des blocs de laines grosses de couleurs vives, dans de riches et explosives textures de chanvre. « Je m'efforce d'atteindre le maximum de clarté, de puissance et d'agressivité plastique, explique celui qui voulait assassiner la peinture, c'est-à-dire de provoquer d'abord une sensation physique, pour arriver ensuite à l'âme. »-

De l'âme de Miró, Grau-Garriga retient la conception magique de l'œuvre d'art, capable de transformer la tapisserie en objet de pouvoir. De son contemporain Antoni Tàpies, il extrait un art pauvre et humble devant la toute-puissance de la matière. Signifiante et provocante, la création garriguienne procède par collage, empâtement et grattage, pour dire la condition humaine et le tragique de l'histoire. Devenues « champs de bataille où les blessures se multiplient à l'infini » (Tàpies), ses œuvres de sac et de corde, blessées, arrachées, déchirées, effilochées, détruites, jaillissent telles des textures de cris, des soleils de nuit et des nuits de feu, des solitudes au désert et des déserts de sang. Attentif à détricoter l'épaisseur des rêves et à franchir les espaces sans sommeil, Joël Andrianomearisoa – à l'invitation d'Esther Grau-Quintana, la fille de l'artiste – voyage au cœur des infra-mondes du Catalan en isolant quatre constellations brûlées de sel et de soufre au Centre pour l'art textile contemporain: le monde blanc de l'intime, le monde noir de la splendeur, le monde rouge de la passion et le jugement dernier pour les anges.

À gauche : Josep Grau-Garriga. *Mort i resurrecció*. 2003, installation, coton, fibre synthétique, rafia, sparte et jute, 410 x 210 x 200 cm. Collection famille Grau-Garriga.

À droite : Joël Andrianomearisoa. *Dancing with the angels*. 2021, métal, fleurs et peinture. Vue de l'exposition *Ubuntu, un rêve lucide*, Palais de Tokyo, Paris, 2021. Courtesy galerie Sabrina Amrani, Madrid.



Au plein jour écrasé de lumière rouge de *Paisatge vermell* ou de *Sempre l'Àfrica*, croix ocre hérissée de poils noirs et surmontée de linges écarlates, succède la nuit verticale de bleu et de noir assemblés de *Paisatge nocturn* ou de *Blau i roba*, saints suaires du deuil de la mer étale. Quand la blancheur ne transfigure pas les chaussettes enfantines de la vie précaire en de petits retables domestiques, déballages d'émotion dignes des *Sentimental products* du Malgache, elle coule, transparente et transfigurée, à la façon de la Loire paresseuse qui traverse négligemment l'Anjou. Une manière élégante d'évoquer cette douce France où le Catalan a choisi de révolutionner son art et sa vie, de 1989 jusqu'à sa mort en 2011. Dans la salle du chapitre du monastère, son africaine *Mort i resurrecció* se dresse tel un tapis de prières cathares au pelage de savane obscure, face aux angéliques colonnes de fleurs et de fumées noires d'Andrianomearisoa. Toutes montent droit au ciel en mimant le sacrifice de Caïn et d'Abel, « *hijo de la luna* » pleurant dans l'ombre du « *sol de nit* ». « L'art est une arme, qui sert à manifester quelque chose de soi », prétendait le Catalan. « L'histoire danse sur le fil d'un fil », lui répond le Malgache. ■